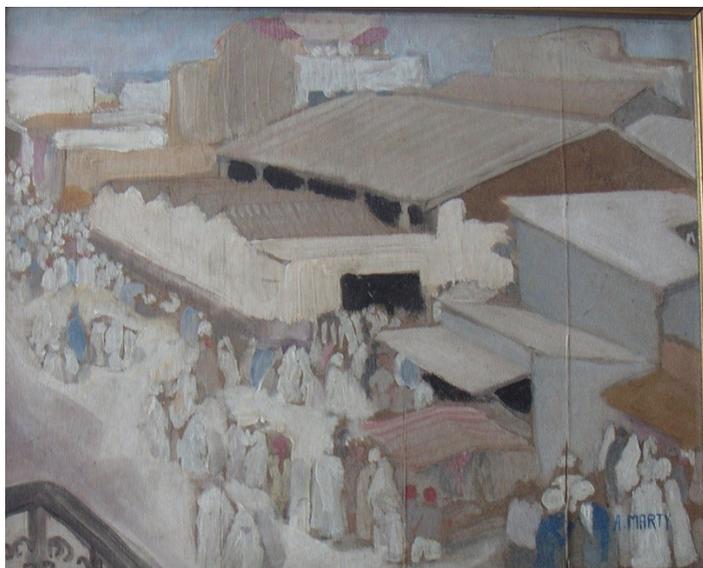


# *mémoire*

*Les cahiers d'Afrique du Nord*

## Plurielle



**Marché Kargenta à Oran en 1930 par André Marty – collection particulière**

N°97 – Septembre 2019

cliquer sur un auteur ou u N° de page pour accéder au texte

## **Sommaire**

### **Éditorial**

*La Rédaction*..... 4

### **Les chemins de mémoire**

Le modèle de Salammbô : l'énigmatique et troublante comtesse de Loynes ?

*Annie Krieger-Krynicky*..... 5

### **Biographie**

Mouloud Mammeri

*Odette Goinard*..... 11

### **Les chemins de mémoire**

La construction du port d'Alger en 1843

*L'illustration – 1844*..... 16

### **Les chemins de mémoire**

Le Djerid

*Claire Charles Géniaux*..... 24

### **Les chemins de mémoire**

Le vaisseau du désert – un prototype de véhicule pour se déplacer dans le sable

*L'illustration – 1928*..... 36

### **Repères bibliographiques**

L'Algérie catholique

*Oïssila Saadia*..... 40

Draria, un village à l'heure coloniale 1830-1962

*Colette Zytnicki*.....45

*Mémoire d'Afrique du Nord*

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

[www.memoireafriquedunord.net](http://www.memoireafriquedunord.net)



# Éditorial

## La Rédaction

Chers amis lecteurs

Nous nous retrouvons avec plaisir pour cette rentrée 2019, avec pour certains, l'intermède de la canicule qui nous a rappelé les étés d'Afrique du Nord. L'une d'entre nous se souvient d'avoir passé ce qui s'appelle aujourd'hui le brevet des collèges, par 35 degrés à Tunis ! Nous avons une brassée de souvenirs recueillis dans des revues oubliées, des recensions d'ouvrages qui viennent de paraître, une biographie - celle d'un écrivain, Mouloud Mammeri - et une énigme littéraire et historique sur Salammbô .

Bonne lecture

La Rédaction



## Le modèle de Salammbô : l'énigmatique et troublante comtesse de Loynes ?

Annie Krieger-Krynicky



Salambo

Gustave Flaubert fit le voyage à Fontainebleau pour situer un épisode de son *Éducation sentimentale*. Pour son épopée antique de trois siècles avant JC, nourri de lectures classiques et érudites, il partit pour Tunis en 1858. S'il ne trouve à Carthage que pierres écroulées, arcs rompus et ports ensablés, il va s'imprégner d'une atmosphère, celle-là même qui baigna ces Barbares,

excités par le climat, desséchés par le désert et abasourdis par la somptuosité de la ville de ces Phéniciens, mi-princes, mi-marchands. « Je connais Carthage à fond et à toutes les heures du jour et de la nuit ». A qui écrivait-il, le 15 mai 1858, ces lignes, suivies de considérations plus intimes ? « Je pense à vous continuellement. Je me croyais revenu de tout cela. Quel orgueil ! Le cœur est comme les palmiers, il repousse à mesure qu'il se dépouille ! » A cette femme dont il décrit « la grâce de panthère et l'esprit de démon », il avoue qu'il la suit partout de la pensée, « allant et venant, glissant sur les tapis avec des poses exquises ». Poses exquises qu'il donna à sa Salammbô : « En se cambrant la taille, elle leva le bras le plus haut possible, pâle et légère comme la lune avec son blanc vêtement » ou encore : « Les anneaux de sa chevelure se répandent autour d'elle si abondamment qu'elle paraissait couchée sur des plumes noires ».

Sa correspondante était Jeanne de Tourbey, comtesse de Loynes. Elle était née Marie-Anne Detourbey, à Reims, le 18 janvier 1837, d'une mère ouvrière et de père inconnu ( *La Comtesse de Loynes* , Pierre-Robert Leclercq, Le Cherche Midi, 2008). Dans les caves de champagne, elle rinça des verres et des bouteilles avant de se lancer dans la galanterie à Paris. Sainte-Beuve la patronna et fit son éducation, lui donnant le goût de la littérature, des livres et surtout des écrivains. Elle s'installa rue Béranger (avant d'émigrer pour la plus flatteuse rue de Vendôme) mais pour être plus près de Gustave Flaubert qui habitait un immeuble de pierres blondes, classique et digne, 42 Bd du Temple, lorsqu'il quittait Croisset. De Tunis où il ne « jurait que par ses beaux yeux », il annonçait : « Dans huit jours, je repars ; comme mon cœur battra en tirant votre sonnette, »... « Votre image m'a tenu compagnie dans la solitude incessamment. J'ai entendu votre voix à travers les flots et votre charmant visage voltige autour de moi, sur les haies de nopal, à l'ombre des palmiers et dans l'horizon des montagnes. Il me semble que j'ai emporté de votre chère personne une sorte d'émanation qui me pénètre. Quand je vais rêver à Carthage, c'est la rue de Vendôme que je me représente. Je n'ai aucune aventure ni tragique ni amoureuse .. J'ai vu ce matin au palais du bey, tous les dignitaires de la Régence, baiser la grosse patte de cet homme. J'en

connais deux autres que je lui préfère. Laissez -moi les prendre et les couvrir de baisers. Si j'étais très proche, vous m'écririez tout de suite. Une goutte dans le désert.. Il ne s'agit pas que vous soyez belle comme une étoile, il faut que vous soyez un ange ! » Jeanne de Tourbey avait de l'ambition ; la mort d'un riche amant pendant la guerre de 1870, la laissa fortunée. Par la grâce d'un mariage fictif, elle devint devant l'Église et non l'état-civil, comtesse de Loynes et créa son salon littéraire. Elle réunira autour d'elle toutes les célébrités, de Dumas Fils à Edmond About, Émile de Girardin, Arsène Houssaye, président de la Société des Gens de lettres et qui organisait des redoutes où triomphait l'étrange beauté de Jeanne, les Daudet, Taine et Renan et bien sur Flaubert , toujours fidèle. Son protecteur officiel était le prince Napoléon-Jérôme, le frère de la princesse Mathilde, cousin de l'empereur Napoléon III et son opposant. Républicain, jouisseur et esthète, il se fit construire en plein Paris, une maison pompéienne.

Il y avait eu la Dame aux camélias, il y eut désormais la dame aux violettes. Sa silhouette impressionnante semble surgir du cadre d'un tableau d'Amaury Duval, exposé, il y a quelques années, au rez-de-chaussée du Musée d'Orsay. Sur un fond sombre, vêtue d'une robe noire, ses bandeaux bruns encadrent un visage d'un blanc éclatant, aux traits fins. Ses yeux gris semblent transpercer le visiteur. De ce peintre célèbre qui fit plusieurs crayons de George Sand et de Flaubert, la comtesse, garda toujours la toile, le seul portrait qu'on possède d'elle tant elle était discrète. Léon Daudet, en 1885, a laissé d'elle une description alors qu'elle avait quarante – huit ans : « Madame de Loynes avait été d'une parfaite beauté. De taille moyenne, elle a gardé de sa jeunesse, une ligne charmante, l'harmonie des bras, de visage, des cheveux cendrés et fins, des yeux clairs d'une pénétrante mélancolie, d'une eau profonde et douce, parsemés à l'occasion de lueurs railleuses, une voix grave et lente à la fois, telle que Shakespeare la prête à Cordelia ».

Cordelia ou Salammbô ? Une héroïne de théâtre ou de roman en tous cas... Flaubert resta fidèle tout au long de sa vie. Le 8 octobre 1879 (il mourra le 8 mai 1880), il lui écrira, pris d'un pressentiment : « Les beaux jours sont

finis. Les miens sont passés depuis longtemps. Savez-vous, le seul bon souvenir qui me soit donné cette année ? Eh bien franchement, c'est le matin où j'ai été déjeuner en juin, au Parc des Princes ( près de Boulogne où Jeanne possédait une maison de campagne ). Quels yeux ! Que vous étiez jolie, et pendant deux heures, je vous ai aimée follement comme si j'avais dix-huit ans. D'ailleurs, je vous aime toujours, adorable créature que vous êtes. » Et voici la fille d'Hamilcar, celle qui troubla les Barbares de Nar Awas au brutal Mathô, avec ses grands yeux, ses sourcils et ses narines minces : « Sa chevelure poudrée de sable violet et réunie en forme de tour la faisait paraître plus grande ; la bouche rose comme une grenade entr'ouverte ». Flaubert avait évoqué, dans une lettre, sa grâce féline; dans le livre, il conserve le symbolisme animal en faisant jouer Salammbô avec un python. « Ses reins pliaient sous le poids trop lourd ; elle se sentit mourir. » ou encore: « pâle comme la mort »... si pâle, parée d'un manteau noir à queue trainante ». « Les clartés des candélabres activaient la blancheur de sa peau ». Michel Winock dans son *Flaubert* ( Biographies, NRF Gallimard, 2013) avait cru trouver le modèle de la Carthaginoise, une certaine Nelly Rosenberg, dame de compagnie. Mais il décrit : « Une peau jaune, des pommettes colorées, des lèvres charnues ». Ce qui correspond exactement à la description... de la nourrice de Salammbô, Traanach, une Mauresque venue de la Gétulie Darytienne, c'est-à-dire la région du Maroc et de l'Algérie : « Sa figure, un peu plate, était jaune comme sa tunique ». Mais non à la pâleur de la « vierge divine » comme l'appelait Berlioz, émerveillé par le roman .

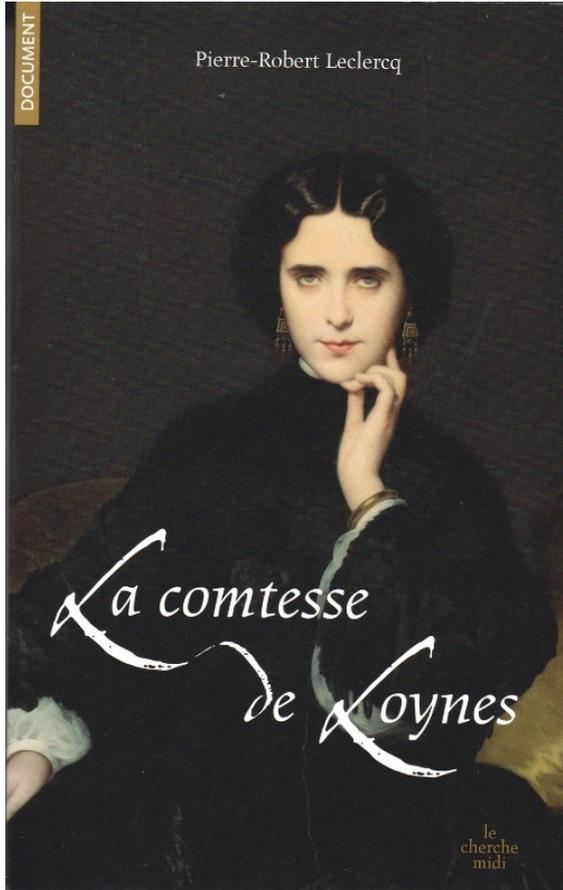
Ambiguïté d'ailleurs, de cette virginité, symbolisée par les chaînettes d'or mais brisées entre les chevilles après l'assaut. Salammbô intacte, car inconsciente de l'acte commis par le Barbare. Curieusement Arthur Meyer, le directeur de la revue *Le Gaulois* ( qui publia Maupassant, Huysmans et Barbey d'Aureville), admirateur de madame de Loynes, la voyait comme une femme inaccessible à l'amour, « presque vierge » écrivait-il, comme celle qui mourut pour avoir touché au Zaïmph, le voile de Tanit et frôlé les réalités de l'amour.

Plus prosaïquement , madame de Loynes transféra son salon 152 avenue des Champs-Élysées, y reçut les membres de la Patrie Française et de l' Action française, y accueillit Pierre et Marie Curie. Son salon littéraire rivalisait avec celui de madame Strauss où régnait Anatole France. Tandis que le sien avec Maurice Barrès était l'antichambre de l' Académie française ( René Jacob : *Il y un siècle, quand les dames tenaient salon : Madame de Loynes et madame Strauss*, Arnaud Seydoux 1991). Lorsque Maurice Barrès, en 1905, proposa un recueil de biographies d'écrivains célèbres de Chateaubriand à Stendhal avec bien sûr Gustave Flaubert, elle suggéra le nom de George Sand, bien que celle -ci ait été très cruelle envers elle, lors de sa liaison avec Flaubert. Mais elle se souvenait qu'en 1867 George Sand avait écrit : « Salammbô, l'un des plus beaux romans qui aient été écrits depuis que l'on écrit des livres ». Le projet n'eut pas de suite et le nom de madame Sand avait été repoussé car il s'agissait « d'écrivains masculins » !

En 1908, madame de Loynes, mourut très entourée, soutenue par Jules Lemaître, académicien, ancien maître de conférences à l'École des lettres d'Alger en 1880. Il fit découvrir Myriam Harry, « La Petite fille de Jérusalem », auteur de livres sur la Tunisie... et Carthage ( *Divine chanson, La Tunisie enchantée* N°46 Revue Mémoire Plurielle.. *Myriam Harry Les Cahiers d'Afrique du Nord* N°9 ). Il légua le portrait de Madame de Loynes, le seul qui la représentât dans sa splendeur, au Louvre.

Bibliographie : *Flaubert à la recherche de Salammbô* : recension du livre de Michèle Salinas *Voyage à Carthage* de Gustave Flaubert (Toulouse MG) Les Cahiers d' Afrique du Nord N°1 ;

Flaubert : *Lettres de Tunis* présentées par Janine de la Hogue, idem N°30





## **Mouloud Mammeri**

**Odette Goinard**



**Mouloud Mammeri (1917-1989)**  
Écrivain, anthropologue et linguiste algérien

Mouloud Mammeri est né le 28 décembre 1917 à Taourirt Mimoun, dans la commune actuelle d'Aït Yenni (Grande Kabylie). Le kabyle est sa langue maternelle. Il apprend le français à l'école primaire, dont il se souvenait « d'y avoir été pieds nus dans la neige ». Il fait ses études secondaires au lycée Gouraud de Rabat, où son oncle était le précepteur de Mohammed V, puis à

Alger au lycée Bugeaud. Après le baccalauréat, il prépare à Paris pendant deux ans l'école normale au lycée Louis le Grand.

La guerre interrompt ses études pour six ans. Mobilisé une première fois au 9ème R.T.A. de Cherchell jusqu'en octobre 1940, il est remobilisé après le débarquement en Afrique du Nord en 1942 et il participe aux campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne.

Après la guerre, il termine ses études à Paris en passant le concours de professorat de lettres classiques. Il enseigne à Médéa (1947-1948), puis au lycée de Ben-Aknoun (Alger). En 1957, sous la pression des événements, il quitte Alger et part au Maroc.

Après l'indépendance de l'Algérie, Mammeri est nommé professeur d'ethnographie maghrébine à l'université d'Alger, puis directeur du Centre de recherches anthropologiques, préhistoriques et ethnographiques, jusqu'en 1980. Autorisé à enseigner le berbère, non intégré à cette époque dans le programme universitaire, Il donne à titre facultatif, des cours à la Faculté des Lettres d'Alger. Il avait lancé à Paris avec des amis le Centre d'Etudes et de Recherches Amazigh (CERAM) édités sous l'égide de la Maison des Sciences de l'Homme.

Mouloud Mammeri est mort d'un accident de voiture survenu le 26 février 1989, alors qu'il était de retour du Maroc pour une conférence à Oujda. Il a été inhumé à Taourirt Mimoun. Plus de 2000 personnes assistaient à ses funérailles.

En tant qu'écrivain, Mouloud Mammeri est surtout reconnu comme romancier. Il appartient à ce qu'on appelle la génération 1952. Avec Feraoun, Dib, Memmi, Chraïbi et Kaïeb, il est l'un des pères fondateurs de la littérature maghrébine de langue française. Son premier roman, *La colline oubliée*, paru en 1952, a été couronné par le prix des quatre jurys (créé par l'Écho d'Alger). Ce livre est à sa façon un roman de l'éveil. Il se passe dans un village kabyle endormi dans ses traditions, mais déjà bousculé dans ses habitudes, à l'issue de la seconde guerre mondiale. Il suscita une vive polémique de la part de

certains intellectuels proches des milieux nationalistes qui lui reprochaient son manque d'audace. Les romans qui ont suivi : *Le sommeil du juste*, *L'opium et le bâton*, *La traversée*, constituent au fil des années, une fresque de l'évolution des esprits dans le monde maghrébin.

Ses positions ont suscité de vives critiques. Porté à la tête de l'Union des écrivains algériens, fondée en 1963, il démissionna en raison des contraintes s'opposant à la liberté d'expression.

Mouloud Mammeri était, selon sa propre expression « un démocrate impénitent ». Il parlait en vérité et en toute lucidité, loin de toute langue de bois, malgré les difficultés rencontrées dans le domaine culturel entre 1962 et 1988. Ayant milité pour la reconnaissance de la langue et de la culture berbère, il fut attaqué mais tint bon malgré les vexations dont il fut l'objet.

A travers ses textes, il nous a donné une très riche moisson de mots, de poèmes et de contes qui disent le vécu, le courage, l'honneur, la liberté, le combat, l'amour, l'humour aussi. Classique par formation et par goût, Mammeri prise avant tout la lucidité et la sobriété. Il ne dissocie pas la poésie du réalisme. Son œuvre et sa réflexion, longuement mûries, se dressent - solitaires - à l'écart des modes, des idéologies et des démagogues. Il ne mettait nullement en cause l'unité politique de l'Algérie. Il ne réclamait pas une république kabyle. Il voulait une « expression culturelle multiforme ». Berbérie et arabophonie étaient pour lui deux « modes d'expression » avec un enrichissement réciproque sans antagonisme.

Mouloud Mammeri est, parmi les écrivains algériens contemporains l'un des plus importants et des plus enracinés, tout en étant très ouvert à d'autres cultures que celles de l'Algérie. Sa contribution aux lettres algériennes, mais aussi et surtout à la sauvegarde de la vie et du patrimoine populaire est également très importante.

Dans une interview accordée à Tahar Djaour aux éditions Laphonie, il disait : « Quand je regarde en arrière, je n'ai nul regret, je n'aurais pas voulu vivre autrement. Je suis né dans un canton écarté de haute montagne, d'une

vieille race qui depuis des millénaires n'a pas cessé d'être là, avec les uns, avec les autres, qui sous le soleil et la neige à travers les sables garamantes ou les vieilles cités du Tell, a déroulé sa saga, ses épreuves et ses fastes, qui a contribué dans l'histoire de diverses façons, à rendre plus humaine la vie des hommes. Quel que soit le point de la course où le terme m'atteindra, je partirai avec la certitude chevillée que, quels que soient les obstacles que l'histoire lui apportera, c'est dans sa libération que mon peuple ira. L'ignorance, les préjugés, l'inculture, peuvent un instant entraver ce libre mouvement, mais il est sûr que le jour inéluctablement viendra où l'on distinguera la vérité et ses faux semblants. Tout le reste est littérature ».

Mouloud Mammeri a disparu au moment où a ressurgi le Mouvement Culturel Berbère (MCB). Comme Jean Amrouche<sup>1</sup>, en reprenant les termes d'Aimé Césaire à propos de celui-ci, on peut dire que Mouloud Mammeri a été fidèle à l'aval et à l'amont, aux voix ancestrales à « l'éternel Jugurtha » donc, et au combat présent dans l'histoire vécue de la modernité à assumer et de la démocratie à fonder.

## Sources

François Desplanques et Jean Déjeux , revue *Parcours* n° 11 - Décembre 1989 .

---

1 Voir la biographie de Jean Amrouche sur le [site internet Mémoire d'Afrique du Nord](#).

## Ses œuvres

### A) Romans

*La Colline oubliée*, Paris Plon, 1952.

*Le Sommeil du juste*, Paris Plon, 1955.

*L'Opium et le bâton*, Paris Plon, 1965.

*La Traversée*, Paris Plon, 1962.

### B) Théâtre

*Le Foehn*, Paris, Publisud, 1982.

*Le Banquet*, Paris, Plon, 1973.

### C) Travaux portant sur le monde berbère.

*Les Isefra, Poèmes de Si Mohand ou Mhand*, Paris, Maspéro, 1969.

*Grammaire berbère*, (kabyle), Paris, Maspéro, 1976.

*Poèmes kabyles anciens*, Paris, Maspéro, 1980.

*Machalo et Tellem chaho* (contes), 2 vol., Paris, Bordas 1980. *L'Ahellil du Gourara*, Paris, Maison des sciences de l'Homme, 1984.

### Sur Mammeri

Mortimer (Milfred), *Mouloud Mammeri, écrivain algérien*, Sheerbrooke, Naaman, 1982.

El Hassar-Leghari (Latifa) et Louanchi (Denise), *Mouloud Mammeri*, Paris, 1982.

Djaout (Tahar), *Entretien avec Mouloud Mammeri*, Alger, Laphomic, 1987

### MOULOUD MAMMERI (complément)

*Parcours, L'Algérie, les Hommes et l'Histoire*, N° 11, décembre 1989

1.



## **La construction du port d'Alger en 1843**

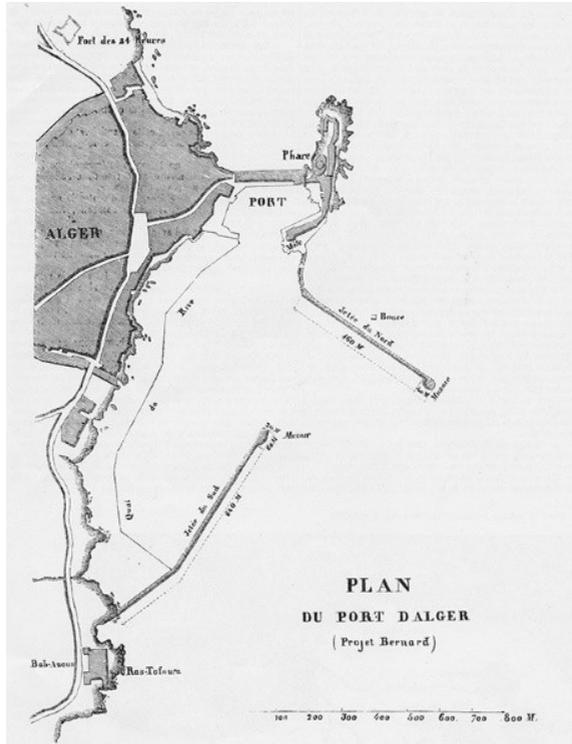
**L'illustration - 1844**



**Alger vers 1842 – collection particulière**

Le port d'Alger est situé à l'ouest et à l'entrée d'une rade entièrement ouverte aux vents du large ; il a été construit en 1530 par Khaïr-Eddin, frère de Barberousse. A 300 mètres en mer, existait un banc de roches, ou îlots, en arabe Al-Djézair, d'où Alger a pris son nom. Les Espagnols y avaient bâti un fort ; Khaïr-Eddin les en chassa, et réunit ces îlots à la ville par une jetée : c'est la jetée appelée Khaïr-Eddin. Plus tard, on forma une petite darse de 3 hectares, au moyen d'un môle construit à l'extrémité sud de l'île, et lancé vers le sud à 150 mètres dans la mer. Ce môle, duquel dépend la conservation de la darse, était en 1830, époque de l'occupation d'Alger par l'armée française, dans un état de délabrement complet et de ruine

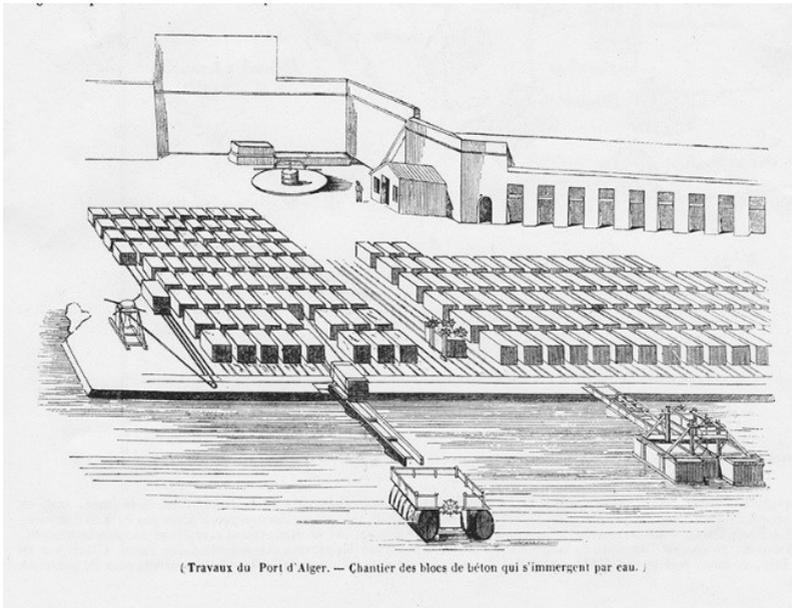
imminente, malgré les travaux considérables des Turcs. C'était sur ce point qu'ils portaient toutes les ressources dont ils pouvaient disposer en esclaves et en argent ; cependant l'ouvrage de chaque campagne était sans cesse détruit pendant la saison du gros temps. Il en fut de même des premiers travaux exécutés par les ingénieurs français, qui ne purent réussir à se rendre maîtres de la violence des flots, sur un point où ils ont des effets d'une puissance extraordinaire, qu'en recourant à des moyens de construction plus puissants que ceux qu'on avait employés jusqu'ici. Tandis que les blocs les plus forts employés dans la digue de Cherbourg ne pèsent pas plus de 5 à 6 mille kilogrammes, on entassa dans la jetée d'Alger des blocs de 22 mille kilogrammes. Mais comme l'extraction et le transport de blocs aussi considérables eût été à peu près impossible, M. Poirel, ingénieur, chargé en chef de la direction des travaux, eut l'heureuse idée de les fabriquer artificiellement, au moyen du béton, matière connue de tous les constructeurs, et qui a la propriété de durcir dans l'eau. Grâce à cette invention, le môle a pu être reconstruit tout entier à neuf, en quelques années, et avec une solidité désormais à l'épreuve des plus grosses mers.



**Plan global du port d'Alger**

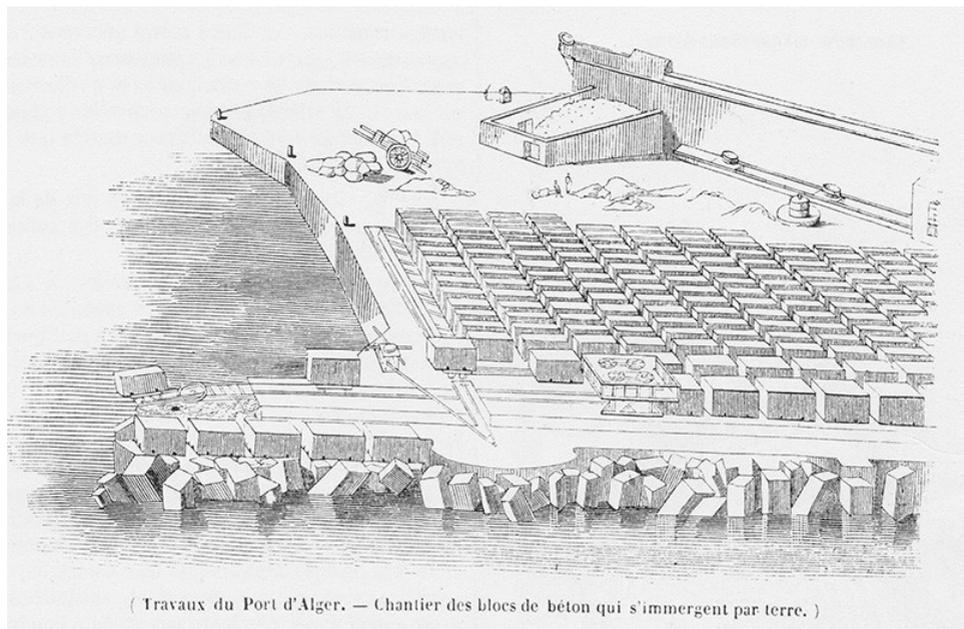
Le système généralement employé de nos jours pour la construction des jetées à la mer est celui que l'on connaît sous le nom de *jetées à pierres perdues*. Il était pratiqué chez les Romains, ainsi qu'on le voit par les restes du port de Civita-Vecchia. La dimension des matériaux employés à la composition de ces anciennes jetées est généralement de 3 mètres cubes au plus, encore sont-ils remués par la mer, et éprouvent-ils toujours quelque dérangement par les mouvements les plus violents des vagues. Il a été reconnu qu'à Alger un volume de 10 mètres cubes était nécessaire pour que le bloc fut immuable, et ceux que M. Poire! a fabriqués artificiellement en béton dépassent même ce volume.

Ces blocs sont faits de deux manières différentes : les uns se construisent dans l'eau, sur la place même qu'ils doivent occuper ; les autres sont fabriqués à terre, pour être ensuite lancés à la mer.



### La préparation des blocs

Les premiers se font en immergeant du béton dans des caisses échouées sur l'emplacement des blocs. Ces caisses sont de grands sacs en toile goudronnée, dont les parois sont fortifiées par quatre panneaux en charpente, sur lesquels la toile est étendue et fixée. La masse de béton qui la remplit peut donc se mouler parfaitement sur le terrain, et se lier avec lui par les aspérités mêmes qu'il présente. Ces caisses-sacs sont préparées sur le chantier et lancées dans le port, d'où elles sont remorquées par des pontons, et amenées en flottant sur la place qu'elles doivent occuper. On les y fixe au moyen de petites caisses en bois, amarrées tout autour de la caisse-sac, et remplies de boulets. La caisse-sac une fois mise en place, on y établit une machine à couler, qui pose sur un échafaudage volant, communiquant avec la terre par un pont de service.



( Travaux du Port d'Alger. — Chantier des blocs de béton qui s'immergent par terre. )

### L'immersion des blocs

La deuxième espèce de blocs, qui se fait à terre, est fabriquée dans des caisses sans fond, formées de quatre panneaux à assemblage mobile. Cinq à six jours après le remplissage, on enlève ces panneaux, qui servent pour un autre bloc. Le béton, ainsi mis à nu, a acquis, au bout d'un mois ou deux au plus, suivant la saison, une consistance suffisante pour que le bloc puisse être lancé à la mer. Les blocs sont préparés sur des chariots qui roulent sur des chemins de fer. On emploie deux modes d'immersion : le premier, en faisant poser le bloc sur deux planches suiffées, et en donnant au chariot une légère inclinaison, qui suffit pour que le bloc glisse par son propre poids ; dans le second mode d'immersion, le bloc, placé sur une cale inclinée, est d'abord descendu dans l'eau jusqu'à ce qu'il plonge d'un mètre à l'avant ; dans cette position, il est saisi par une machine composée de deux flotteurs, entre lesquels il est symétriquement placé. Ces flotteurs le saisissent au moyen de chaînes passées en dessous du bloc, et le transportent en le maintenant sur

l'eau, à l'instar des chameaux dont les Hollandais se servent pour alléger les vaisseaux et les faire passer sur les hauts-fonds.

Les travaux exécutés pour la consolidation de l'ancien môle, et les 150 mètres de nouvelle jetée construits jusqu'en 1842 avaient eu pour résultat d'augmenter un peu l'étendue du port d'Alger et d'ajouter beaucoup à la sécurité des navires. La rade d'Alger, comme on le voit sur la carte, forme à peu près un demi-cercle, ouvert du côté du nord. Son extrémité orientale se termine au cap Matifou ; la ville d'Alger est presque à son extrémité occidentale. Ainsi la rade est garantie des vents d'ouest par le massif d'Alger ; des vents du midi, par les hauteurs qui se rattachent à ce massif, et, plus loin, par le petit Atlas ; et, des vents d'est, par le promontoire qui finit au cap Matifou ; mais elle reste ouverte à tous les rhumbs de vent qui viennent du nord, et qui sont d'autant plus dangereux qu'ils poussent les bâtiments à la côte. A l'est de la porte Bab-Azoun, extrémité méridionale de la ville, et à 300 mètres environ du rivage, est une roche, couverte de 2 mètres d'eau seulement, qu'on nomme la roche *Algefna*. A l'est de cet écueil en est un autre, couvert de 5 mètres d'eau, dit *Roche-Écueil* ou *Écueil-sans-Nom*.

L'utilité de rétablissement d'un grand port à Alger, dans l'intérêt de la marine militaire comme de la marine marchande, et approprié aux besoins de l'une et de l'autre, a été unanimement reconnue par les partisans de l'occupation restreinte, aussi bien que par ceux de l'occupation étendue. Un bon port est, pour les uns, le principal, sinon le seul profit qu'on peut retirer de notre possession africaine ; pour les autres, une condition indispensable du développement de notre puissance. Mais l'importance même de cet établissement maritime, l'étendue à lui donner, le temps et la dépense à consacrer à sa création, toutes ces graves questions à résoudre, expliquent les lenteurs qui ont fait ajourner jusqu'en 1842 l'adoption d'un plan définitif.

De nombreux projets ont été soumis à l'appréciation du gouvernement. Le plus ancien, qui remonte à 1835, est de M. de Montluisant, ingénieur en chef, directeur des travaux hydrauliques à Toulon. D'autres ont été successivement présentés par MM. Rang, capitaine de corvette ; Delassaux, capitaine de

vaisseau ; Lainé, contre-amiral ; Poiret, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées ; Raffeneau de Lile, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées, et Bernard, également général divisionnaire attaché à la marine.

Pendant la session de 1842, une vive discussion s'est engagée à la Chambre des députés dans les séances des 4 et 5 Avril au sujet de ce que l'on a appelé le *petit projet* de port, de M. Poiret, et le *grand projet* de M. Raffeneau de Lile. Le gouvernement, mis en demeure de se prononcer entre ces divers projets, a fait connaître le 14 avril, à la commission chargée de l'examen du budget pour 1843, que son choix s'était fixé en faveur d'un travail nouveau proposé par M. Bernard, et qui est un intermédiaire entre ceux de MM. Poiret et Raffeneau de Lile, qu'il modifie à peu près également. Ce travail, que nous publions dans la carte ci-jointe, a obtenu la sanction du conseil d'amirauté. M. Bernard fait partir la jetée sud d'une pointe de rocher au nord et près du fort Bab-Azoun jusqu'à l'Ecueil-sans-Nom; puis il prolonge le môle, en partant de l'extrémité des 150 mètres exécutés et se dirigeant vers le sud-est, un quart est dans une longueur de 500 mètres. Quinze vaisseaux pourront s'amarrer à la jetée; la dépense est évaluée à 16 millions, 5 à 6 millions de moins que celle du projet Raffeneau. La Chambre des députés, dans sa séance du 26 mai dernier, a augmenté de 600 000 francs le crédit de 900,000 francs porté au budget de 1843 pour la construction du port d'Alger. L'allocation de 1,500,000 francs par année en ajournerait l'achèvement jusqu'en 1854. L'intérêt de notre domination en Algérie exige, au contraire, que les travaux de cet établissement maritime, dont l'utilité est unanimement proclamée, soient poussés plus activement. et il est à désirer que les ateliers reçoivent un développement tel, qu'une allocation de 3 à 4 millions puisse être annuellement employée ; car ce n'est que lorsque nos flottes seront assurées de trouver sur la rive algérienne, presque en face de Toulon, un refuge et un abri, que la prophétie de Napoléon se réalisera, et que la Méditerranée deviendra bien réellement un lac français.



L'amirauté d'Alger au 20<sup>ème</sup> siècle par G. Gorce – 1950 - Collection particulière



## Le Djerid

Claire Charles Géniaux

Claire Charles-Géniaux, dont nous publions quelques feuilles sur la Tunisie, est une voyageuse. Le récit appartient à une collection, lancée par Fasquelle et qui compte Lucie Delarue-Mardrus, Marcelle Vioux et la navigatrice Virginie Hériot. Elle a suivi son mari dans ses pérégrinations et le livre lui est dédié : « A celui qui fut mon compagnon de route, par les yeux de qui j'ai vu et adoré la Tunisie, ce livre qui est mien et sien tout ensemble ». Charles Géniaux ( 1873-1931), né à Rennes, mort à Nice, passa son enfance entre Alger et Bastia. Élève de l'École des Beaux-Arts à Paris, il se consacra pourtant au roman. *La Passion d'Armelle Louanais* obtint le Grand Prix du roman en 1917, et parmi la centaine de ses œuvres , citons *Sous les figuiers de la Kabylie* .

Annie Krieger-Krynicky

Depuis que les avions, les autos-chenilles et les six-roues mettent le Sahara à quelques heures de Marseille, les oasis ont beaucoup perdu de leur mystère et de leur poésie. Il fallait avoir parcouru l'Erg ou le Hamada au pas lent des chameaux, comme Isabelle Eberhardt ou l'intrépide Marcelle Vioux, souffert de la soif, des brûlures d'un soleil de feu, des tempêtes de sable, de la solitude de ces espaces aussi infinis et vides que la mer, pour comprendre toute la magie et la douceur de ce mot : une oasis. C'est-à-dire, après des semaines de calcination, l'ombre des palmes, les eaux vives, les fruits frais et fondants comme des sorbets, les maisons obscures et le sourire des femmes au bord des sources...

On appelle *Djerid* l'ensemble des oasis qui se trouvent comprises entre l'étendue désertique des hauts plateaux tunisiens et le grand chott séparé de la mer des Syrtes par l'isthme de la Métouia. D'après les uns, le mot Djerid dériverait de la racine « u djerd » (dévaster), d'où vient aussi « djerad », qui signifie sauterelles. D'après les autres, Djerid se traduirait par : le pays des palmes. Cette dernière étymologie rallie le plus grand nombre de suffrages et les oasiens veulent voir dans la colline qui sépare les deux chotts la nervure d'une palme merveilleuse dont les feuilles sont El Oudiane, El Hamma, Tozeur et Nefta.

Les sources qui alimentent le Djerid semblent véritablement miraculeuses. Là où elles se répandent en oueds et en seguias, elles créent la vie, l'abondance, la joie; rentrées dans le sol, c'est aussitôt, à quelques mètres de la limite de la palmeraie, l'aridité et la mort.

Je retrouve au Djerid l'impression éprouvée au Figuig, dans le Sahara marocain, avant l'occupation française, d'être plongée dans la vie primitive, exceptionnellement conservée. Les autochtones, d'après certains anthropologues, se rapprocheraient de la race de Néanderthal. Mais le type pur en est assez rare car les descendants de ces paléolithiques se sont mêlés à l'élément berbère et arabe. Ils vivent dans des maisons de briques cuites au soleil qui semblent venues directement d'un faubourg populeux de Babylone. Curieuses constructions à arcades comprenant une cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les habitations de la famille ; le premier étage, transformé en sécherie pour les dattes, avec ses dessins géométriques formés au moyen de briques en saillie, semble revêtu d'une sparterie. Les femmes, ainsi que les fellahines de l'Égypte, sont habillées comme au temps que fut inventé, en ces régions brûlantes, le premier vêtement, pièce de cotonnade bleue, retenue sur les épaules par une fibule d'argent dont un pan est rabattu sur le visage.

Les oasiens vivent presque exclusivement du palmier, arbre-dieu, servant à tous les usages. Ses fruits les nourrissent, ses feuilles tressées sont converties en chapeaux, en paniers, en éventails ; ses palmes servent à la

confection des plafonds, des barrières, des nervures de tentes, des berceaux et des cercueils ; avec les épines de ses palmes, on fait des peignes pour carder et tisser la laine dont les femmes de Tozeur confectionnent ces fins haïcks et ces belles couvertures recherchées des riches Tunisiens; la bourre qui entoure son tronc est transformée en cordes, en matelas, en nattes. Aussi les Ksouriens prétendent-ils qu'un chameau, en pénétrant dans un jardin de palmiers, peut en ressortir complètement harnaché de sa bride, de sa haouia, de ses deux chaouris et mené du bâton pour le faire marcher...

A la lueur des travaux de Frazer sur le totémisme et la magie, l'on a retrouvé dans certains usages conservés chez les oasiens, des survivances extrêmement anciennes. Le jeu de la koura, sorte de ballon lancé au moyen d'une crosse, jeu dont seuls les gens ayant un caractère religieux ont le privilège et qui a lieu à certaines dates solaires, garde tous les caractères d'une cérémonie agraire. La citation qu'Hérodote nous a laissée d'une fête libyenne en l'honneur d'une déesse de la pluie fécondante sur les bords du lac Triton, que l'on assimila pendant longtemps au chott Djerid, semble s'appliquer au jeu de la koura.

Quelle extraordinaire antithèse que de traverser en automobile ces villages tout grouillants d'une population soumise encore, malgré l'Islam qui ne l'a guère modifiée, à des usages archimillénaires !

Mais c'est à pied ou à mulet qu'il faut parcourir les chemins bordés de tabias qui desservent les jardins. La ville de Tozeur, qui compte 10.000 habitants, a été bâtie en dehors de la palmeraie, afin de ne pas prendre un pouce d'espace formé par le précieux sable aquifère. Cette ville saharienne, évocatrice de la Chaldée, avec ses passages voûtés, ses ponts de maisons, est animée par les jeux des enfants dont les gestes ont la grâce et la promptitude d'un vol de pinsons, ce charmant pinson appelé « Bou habib », père de l'amitié, et qui nichent dans les creux formés par les briques en retrait décorant la façade des maisons. Des femmes demi-nues dans leurs longues et étroites draperies bleues, passent, secrètes et silencieuses; à la base des

maisons d'un art décoratif si curieux, les hommes, accroupis, immobiles, se reposent et économisent jusqu'à leurs paroles par ces pénibles journées de Ramadan. A l'extrémité des ruelles bordées par de hauts et sévères murs de briques, j'aperçois les premiers dattiers qui se balancent avec le bruit de la mer déferlant sur une plage.

J'ai hâte de fuir l'implacable lumière et de m'engager sous le couvert des palmes.

Les jardins sont divisés par des tablas, murettes en terre, coiffées de patines sèches. Leur faible hauteur me permet de plonger mes regards dans leur mystère glauque. Ces jardins comptent en moyenne une centaine de palmiers, al teignant de quinze à vingt mètres de hauteur. Ma curiosité est immédiatement renseignée sur la fortune du propriétaire : les palmes séchées pendent-elles aux arbres afin de les protéger de la chaleur et du sable? Je reconnais un homme riche, béni d'Allah. J'allais me réjouir du beau jet de ces troncs dégagés jusqu'à la verte couronne des jeunes palmes, mais je me souviens tout à coup que c'est un meskine : ces arbres appartiennent à un pauvre, puisqu'il utilise les vieilles palmes comme bois de chauffage !...

A l'ombre des dattiers, je retrouve l'enchantement d'un verger de la France méridionale : amandiers, abricotiers, pêchers, grenadiers éclatent de toutes leurs fleurs blanches, roses, feu ; enfin, dans les sillons, fèves, piments, orge, trèfle, courges, sortent de terre. Des huttes de pisé et de branchages abritent les gardiens qui veillent à ce que les nomades ne viennent pas couper les régimes de dattes. Moineaux, tourterelles friandes des graines de ricin, martins-pêcheurs d'un bleu vif et pies-grièches ont trouvé leur paradis terrestre en ces jardins arrosés.

L'aimable contrôleur qui me fait les honneurs de Tozeur demande à un khammès de m'expliquer comment il s'y prend pour féconder le palmier en introduisant la fleur mâle au centre du régime des fleurs femelles. Ce jeune homme, un bâillon sur la bouche, semble souffrir d'un cruel mal de dents. Tout en répondant aux questions du grand chef, il a soin de ne pas écarter

son foulard de ses lèvres épaisses. Un vieux gardien qui tient à deux mains son estomac torturé par le jeûne pieux, nous explique que son coreligionnaire se bâillonne ainsi afin de ne pas rompre le Ramadan, en avalant du sable agité par le vent !... Ce niais me rappelle ces bouddhistes d'une certaine secte hindoue qui agitent en marchant une sorte de fouet afin d'écarter les moucheron qui pourraient s'introduire dans leur bouche, leur religions défendant de manger tout être vivant.

C'est partout un ruissellement d'eau qui se mêle aux chants des oiseaux, aux rires des femmes lavant la laine dans l'eau où se reflètent les palmes. Des ânes chargés d'amphores et de guerbas entrent dans l'oued pendant que leurs maîtres remplissent leurs antiques récipients. A califourchon sur leurs mulets, passent de riches propriétaires en burnous blancs : ils se hâtent de regagner leur demeure afin de se trouver à portée du verre d'eau fraîche et du plat de couscous, à la minute précise où le canon annoncera la fin du jeûne.

Dans les oueds, les hommes en djebba violette ou rouge, les jeunes gens, le torse nu et les reins ceints d'une foutah, lavent la laine que les négresses ont d'abord blanchie en le faisant cuire doucement avec une sorte d'argile blanche, savonneuse. Ces laveurs forment une sorte de corporation. Ils sont beaux à voir dans l'eau, avec leurs gestes de danseurs, sous les palmiers à travers lesquels les rayons du soleil glissent jusqu'à l'oued qu'ils font étinceler.

A l'encontre de ce qui se passe d'ordinaire chez les fellahs, dans les oasis, la femme est paresseuse. Elle se balance tout le jour, en disant à son mari : « Prépare-moi un kaoua ou une tasse de thé ! » et le mari fait la cuisine, la lessive, toutes les corvées. La femme se contente d'être mère, ce qui est bien une occupation !

Sur la berge, je remarque une petite négresse de six ans qui porte dans ses bras un négrillon dont les yeux envahis par les mouches sont déjà à moitié fermés par le trachome, ce fléau des oasis :

- Tant mieux, s'écrie la mère; au moins celui-là ne sera pas soldat !

Quel musicien pourra jamais traduire la musique des oasis : perpétuel roucoulement de l'eau, bruissement soyeux des palmes, chants des oiseaux, rires et cris heureux des enfants nus qui se jettent dans l'oued, y nagent comme des poissons, marche rythmée des femmes accompagnées du tintement argentin de leurs khalkhals, de leurs bracelets, de leurs pendeloques, les foulées des laveurs de laine ? Tout n'est-il pas musique dans ces palmeraies où des joueurs de tebal se tiennent au-dessus des séguias avec leurs tambours pour scander le travail du curage de ces rigoles où court l'eau, ce sang précieux qui apporte la vie dans le réseau veineux de l'oasis.

Un as du volant, dans sa voiture haute sur pattes et à gros pneus, nous emmène vers El Oudiane. J'ai l'impression de l'horizontalité absolue. A perte de vue s'étend le Sahara, de la nuance chaude d'un chat siamois; vers le sud, le chott scintillant, d'un bleu pâle, donne l'illusion de la mer. Dans le ciel incandescent, quelques nuages appelés « pieds de vent » étendent leurs grandes ailes. Au-dessous de cet azur presque chauffé à blanc, vers Metlaoui, se dresse une chaîne de montagnes irréelles, tant leurs couleurs semblent empruntées aux pollens des ailes de papillon et des fleurs. Sous l'action des poussières soulevées par le vent, ces monts m'apparaissent comme à travers une succession de verres coloriés. Insoutenable clarté de l'azur, du sable et des monts dont la ligne répond, sur un plan supérieur, à l'horizontalité du sol. Et cette horizontalité et celle unité sont bien l'image même du monothéisme et du grand repos de l'Islam. A l'échelle du Sahara, le nomade qui passe en conduisant son chameau prend une mesure exacte de sa petitesse par rapport à l'omnipotent Allah. Les tentes brunes écrasées sur le sol parmi les maigres touffes du retem ne font pas plus d'effet que des taupinières. A notre approche, des enfants s'en échappent et dans leurs oripeaux bariolés, s'abattent autour de nous comme un vol de papillons.

« Le monde est plein de concerts, il frémit d'une amoureuse ivresse », pourrait-on dire ici, avec Saadi. Moins vaste que celle de Tozeur, moins

réputée que la fameuse corbeille de Nefta, l'oasis d'El Oudiane m'a paru la plus ravissante et la plus variée de tout le Djerid. Les montagnes, plus rapprochées, l'entourent de leurs précieuses verrières. El Oudiane signifie : les oueds. Les sources, au lieu de se réunir en un seul canal comme à Tozeur, sont toutes séparées les unes des autres. C'est donc une succession de villages qui se sont établis à la lisière des palmeraies. Notre auto fonce à travers ces villages aux constructions en trapèze qui me rappellent l'Égypte pharaonique, s'engage sur des petits ponts formés de troncs de palmiers et d'une telle étroitesse que les pneus les débordent presque, tourne à angle droit entre les maisons, rase le derrière des chameaux à leur couper la queue, évolue au milieu d'une ruée d'enfants aussi tourbillonnants que des moucherons.

L'eau qui donne la vie à Tozeur est tellement précieuse que des règlements sévères la répartissent entre les jardins. Ce mode si simple de répartition fut conçu au XIII<sup>ème</sup> siècle par l'imam Ibn Chabbath, historien qui vivait à Tozeur. Il consiste à mesurer le temps pendant lequel chaque propriétaire a droit à telle quantité d'eau. On se sert à cet usage d'une clepsydre appelée gaddotts, sorte de gamelle en terre cuite percée d'un petit orifice à son extrémité inférieure. Afin qu'aucune poussière ne vienne rétrécir l'intérieur de ce petit trou, on y glisse un brin de ficelle dès qu'on a fini de s'en servir. Le trou est calculé de façon à ce que le récipient se vide en cinq minutes d'horloge. Pour s'en servir on retire le brin de ficelle, on emplit le gaddous en le plongeant dans une terrine d'eau et on le suspend à un crochet. Quand il est « mort », c'est-à-dire vidé, l'opérateur le remplit vivement et le suspend à nouveau: cinq minutes se sont écoulées. Le débit total de l'oued étant d'environ 750 litres à la seconde, chaque séguia débite à peu près 100 litres en trois secondes, soit dix mètres cubes en cinq minutes. Acheter un gaddous à son voisin équivaut donc au droit de prendre, toutes les semaines, à perpétuité, 10 mètres cubes sur son volume d'eau.

Pendant que j'ascensionne le haut minaret ajouré des Ouled Madga, un jeune Saharien grimpe à l'un des plus hauts palmiers en appuyant ses pieds

préhensibles comme ceux des singes aux écailles du tronc. C'est de cette façon que les ksouriens procèdent pour cueillir les régimes de déglâ, qu'ils se passent de main en main.

De la galerie à arcades du minaret, je découvre toute l'étendue de la palmeraie qui se détache sur les montagnes d'or rose et l'immensité fauve du désert. Au premier plan, le village ruineux aux maisons à l'armature en troncs de palmiers remplie de pisé, abrite de riches propriétaires indifférents aux agréments d'une demeure confortable. Une foule blanche, bleue, piquée de rouge par les chéchias, gesticule et nous regarde curieusement. Des enfants nus nous montrent fièrement leur gros ventre ; fils de riches, ils mangent à leur faim, tandis que les enfants des khammès ont la gracilité et la souplesse des chats de gouttière. Ces enfants, bruns et tatoués, ornés de bijoux, aux brillants yeux noirs, sont exquis à regarder. Quelle grâce, quelle finesse et quelle légèreté dans leurs mouvements. Farouches et hardis, importuns et sauvages, un sourire les apprivoise; ils sont la joie des oasis. Puissent-ils longtemps demeurer ainsi et ne pas ressembler aux petits voyous vicieux de Biskra ! L'on pourrait croire que le nombre des oasis est limité dans le Sahara, puisqu'elles dépendent entièrement du débit d'eau nécessaire à leur existence. Depuis des milliers d'années où la nature les a créées, le nombre n'en avait guère augmenté. Cependant le vieux rêve de faire jaillir l'eau du rocher a toujours hanté les Sahariens. Mais ce rêve ne peut se réaliser que par un miracle... ou par des moyens modernes. C'est ainsi qu'un menuisier de Sidi Yahia reconstruisit le marabout tombé en ruine dans l'espoir que le saint, pour le récompenser, ferait naître un jardin ; le miracle ne se produisit pas.

Ce n'est pas par miracle que M. Martel, un colon français a créé une magnifique palmeraie, mais à force d'intelligence, d'énergie, de persévérance. Pendant trois ans M. Martel s'est obstiné pour faire monter l'eau de la nappe aquifère protégée par une couche d'argile profonde de 150 mètres et d'une surface de plusieurs centaines de kilomètres qui forme le bassin du bas Sahara. Le forage par les puits artésiens s'étant montré impuissant, fut abandonné après plusieurs tentatives malheureuses, pour des

galeries souterraines captantes. L'eau qui, à sa sortie a un débit considérable, fut captée dans une canalisation formée d'une sorte de tunnel en ciment. Mais avant d'obtenir ce résultat, il fallut lutter sans cesse contre les éboulements qui refermaient la tranchée si péniblement ouverte. Aujourd'hui que ce tour de force est réalisé, l'on a peine à se représenter ces travaux de romains, ces masses de sol sableux déplacées, ces puits, ces canalisations, ces terrasses successives pour l'irrigation.

M. Martel qui s'improvisa ingénieur fit faire sur place, par les ouvriers indigènes, les tuyaux de ciment et les voûtes d'adduction des eaux. Pendant trois années, afin de ne pas s'éloigner de son chantier M. Martel et son associé, occupèrent une demeure de troglodytes, taillée dans la colline et qui comprenait magasin, chambres, bureau; par les ouvertures sans fenêtres, le sable poussé par le siroco pénétrait, recouvrait lits, tables, chaises et se mêlait à la nourriture. Pour reposer leurs yeux fatigués par l'aveuglante lumière, rien que la vue du désert fauve ! Aujourd'hui, cette habitation primitive est remplacée par une villa confortable avec un patio à arcades de style saharien, un escalier de service pour les fournisseurs qui arrivent à travers le désert... et le téléphone et la T.S.F.

Aussitôt que l'eau eut jailli, la vie succéda à la mort, la fécondité à la stérilité. Mais que de déboires encore ! Une première plantation de 1.000 palmiers donnait les plus belles espérances lorsqu'une tempête de sable en détruisit 20 %.

Et pendant que j'écoute ces explications, j'observe M. Martel. Malgré son visage bruni par vingt-cinq ans de vie saharienne, il a plutôt un type d'intellectuel que d'agriculteur; il serait plus juste de dire qu'il réunit en lui les deux contraires. C'est un contemplatif réaliste, car il faut de l'amour, une foi invincible et une sorte de mysticisme joints à de l'énergie, de l'activité, pour avoir tenté pareille aventure. Il a subi, lui aussi, l'envoûtement du Sahara, mais alors qu'une Isabelle Eberhardt essentiellement nomade, de tempérament anarchiste, paresseuse, rêveuse et fataliste comme une slave,

n'en aimait que l'étendue morne, les dunes de sables aussi mouvantes que les vagues de la mer, pour y promener sa nostalgie, son âme et ses sens inassouvis, M. Martel voit en lui une source de vie, de richesse.



**La récolte des dattes**

Non seulement il emploie un grand nombre d'ouvriers, mais son exemple est suivi. Lorsqu'il acheta tout d'abord le domaine d'El Menchya, ce n'était qu'une mauvaise palmeraie: il en a fait un paradis terrestre. Sous les dattiers soignés, producteurs de « déglas » blondes comme la joue d'une jeune ksourienne, transparentes comme l'ambre, d'une grosseur et d'une saveur remarquables, une orangerie aux fruits énormes et juteux fut créée; les

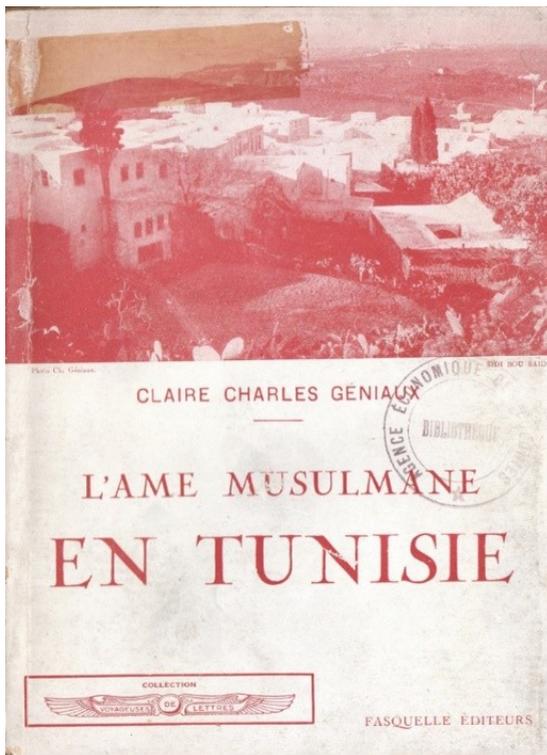
rosiers s'entrelacent aux troncs des dattiers — on compte des milliers de roses épanouies à la fois au printemps — et les abricotiers font pleuvoir leurs pétales roses sur les fraisiers ou les sillons de blé. Oliviers, peupliers d'Italie, mêlent leurs frissonnantes verdure à la rigidité des palmes qui, dans l'air immobile, tendent leurs arcs de bronze doré d'où partent des flèches lumineuses. Ses voisins, propriétaires berbères, se sont mis à l'imiter, mais leurs jardins cultivés plus scientifiquement que ceux des autres oasis n'en sont pas moins adorables. Partout l'eau ruisselle et gazouille, la lumière joue entre les palmes. On éprouve une impression de bonheur, de fraîcheur, de fécondité, de vie primitive véritablement exaltante. Plus loin, le dôme d'un humble marabout perché sur sa falaise ocrée s'abrite sous de vieux palmiers penchés. Il est le temple du dieu de la source de Sebaa Biar (les sept puits), qui représente une valeur de cinq millions d'eau, le débit étant ici de 5 litres secondes. Sur le roc, une femme drapée de bleu, sa silhouette et son geste de statue grecque se reflète sur la nappe liquide. Au loin, les monts Cherbe, amoncellement de roses sur l'azur, ferment l'horizon. Au creux d'un torrent encaissé de falaises d'argile d'un blond rosé, palmiers, grenadiers et figuiers flexueux composent un adorable bouquet.

M. Martel est un de ces Français représentatifs de ce qu'il y a de meilleur dans la race, car chez lui l'esprit d'aventure, le goût du risque se tempèrent d'humanité. Il commande avec fermeté une légion de ksouriens, de la tribu maraboutique des Ouled Sidi Habed et qui, sous sa direction, sont devenus terrassiers, cimentiers. Il sait s'en faire respecter et aimer. Lorsqu'à l'automne, il rentre de France, ces gens fêtent son retour. Pendant la guerre, ils veillèrent sur la propriété abandonnée de ses maîtres et, sachant que Mine Martel chérissait particulièrement certains abricotiers géants sous lesquels elle venait se reposer, pendant les tempêtes de sable, ces oasiens venaient les protéger, les soigner.

Depuis vingt-cinq ans M. Martel n'a pas constaté un seul vol de bêtes ou d'outils et cependant, maison et jardins restent ouverts. Lorsqu'un cheval ou un chameau lui appartenant s'est sauvé dans le Sahara, la nouvelle s'en

répand par une télégraphie sans fil presque aussi rapide que la radiophonie et l'on vient le ramener à son maître. Quelle surprise et quel enchantement après l'aridité des sables, la traversée des ksours aux maisons misérables, d'être reçu dans une villa élégante, installée avec le confort le plus raffiné et de prendre place à une table délicatement servie où l'on vous sert des asperges, du fromage à la crème — car à Degache, il y a même des vaches et des fraises. Mais que d'énergie, de courage, de prévoyance tout cela représente !

De la terrasse, au-delà de la corbeille de l'oasis, c'est l'étendue saharienne, à perte de vue, la solitude, au milieu d'une population avec laquelle les habitants de Degache ont sans doute des relations de bon voisinage mais dont on ne peut dire qu'elle se soit tout à fait donnée.

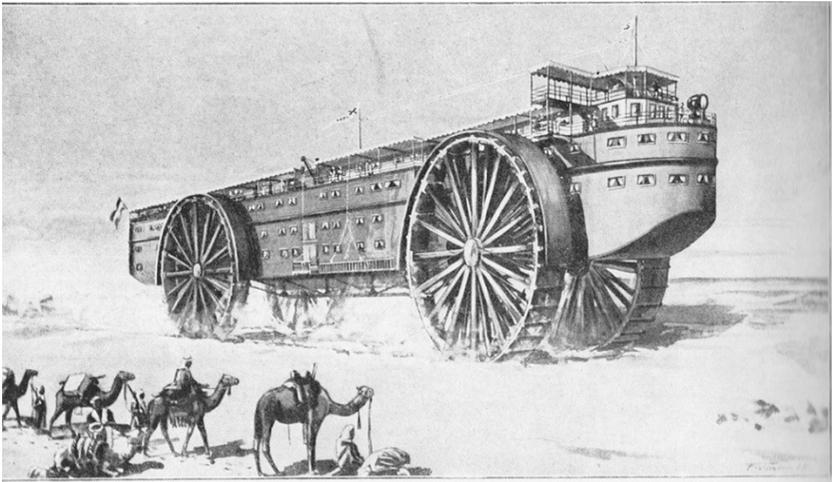


**L'âme Musulmane – en Tunisie - 1934**



## **Le vaisseau du désert – un prototype de véhicule pour se déplacer dans le sable**

**L'illustration - 1928**



**Le « vaisseau du désert » ou « supervéhicule » automobile, de 40 mètres de long et 13m. 50 de haut, monté sur roues de 12 mètres de diamètre et susceptible de transporter à travers le Sahara 150 voyageurs, avec tout le confort des paquebots transocéaniques.**

Il faut, de plus en plus, ne s'étonner de rien : la science et la technique vont aussi vite que notre imagination, quand elles ne la précèdent pas.

Il y a quelques années, notre collaborateur Louis Forest, dont les anticipations ont souvent devancé le progrès, émettait cette idée que nos chemins devaient être élargis parce qu'on verrait un jour circuler des « navires sur routes ». « La voiture automobile, écrivait-il, n'est qu'un commencement. Les cars les plus enflés paraîtront aux âges futurs des

véhicules modestes. Pourquoi ne pas concevoir que le moment viendra où rouleront des voitures aussi énormes que des transatlantiques ? »

Ce rêve d'avenir à la Jules Verne ou la Wells, M. Louis Forest vient d'avoir la surprise de le voir, sinon réalisé, du moins sur le point de devenir une réalité présente. Des ingénieurs allemands ont dessiné les plans de la voiture-navire. Elle va, paraît-il, être mise en construction et il se peut que, dans quelques mois, elle soit inaugurée à travers le Sahara.

Cette voiture, que ses créateurs appellent un « super-véhicule », a, en effet, été conçue pour les grands pays de steppes et de déserts. Dans toutes ces régions, le problème du transport se heurte à d'insolubles difficultés financières. Il s'agit de relier à grande distance des sols prospères, en passant par une immense zone où il n'y a rien. Un chemin de fer devient alors un luxe qu'on ne peut guère se permettre. Le Transsahara rien serait réalisé depuis longtemps si l'on n'avait point calculé le coût de son installation et de son entretien. Et l'automobile ordinaire, même quand elle peut se passer de la route, comme les récents raids l'ont prouvé, ne peut transporter qu'un trop petit nombre de passagers à la fois et presque point de marchandises. Le problème que se sont proposé de résoudre les inventeurs du navire sur route a été de créer une voiture qui n'aurait besoin ni de voie de fer, ni de voie de terre, tout en étant capable de transporter un gros tonnage.

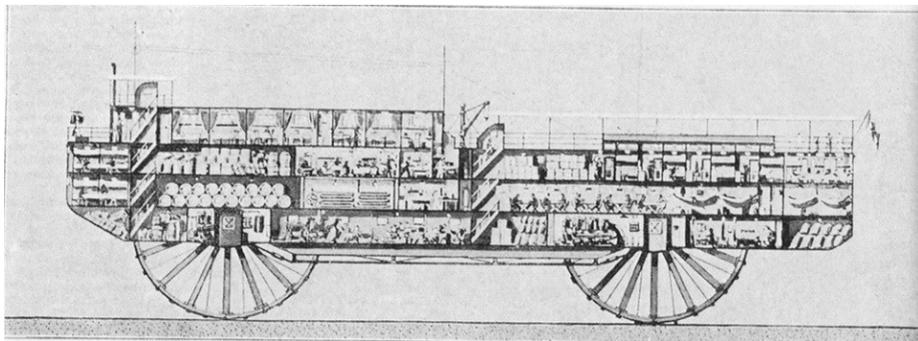
Le premier « super-véhicule », dont la mise en chantier est imminente, aura 40 mètres de long, 8 de large et 13 m. 50 de haut, du sol au pont supérieur. Par sa ligne et sa disposition générale, il rappellera exactement un transatlantique, avec cette seule différence qu'il est monté sur roues. Ces roues colossales mesurent 12 mètres de diamètre. Par suite de dispositifs de compensation, elles adhéreront au sol dans toutes les positions, de sorte que la carrosserie restera toujours dans un plan convenable. Quelles que soient les positions respectives des roues, l'ensemble doit garder son équilibre. Il y a deux moteurs Diesel de chacun 450 CV, mais dont le second n'est que de secours, et deux dynamos pour la lumière et la force électromotrice. Quant à la direction, elle s'obtiendra au moyen d'un dispositif hydraulique.

La machine doit pouvoir gravir des rampes de 30 %. Le voyage s'accomplira de jour et de nuit, comme sur un bateau, sans interruption. On n'a pas cherché d'ailleurs à obtenir une vitesse considérable et l'on se contentera d'une moyenne de 25 kilomètres à l'heure.

Le vaisseau du désert pourra embarquer cent cinquante passagers ou membres de l'équipage et 200 tonnes de marchandises, auxquelles il faut ajouter l'huile lourde et l'eau. La charge de carburant sera suffisante pour 8.000 ou 10.000 kilomètres et, par conséquent, le rayon d'action considérable, sans qu'il soit besoin de bases de ravitaillement.

L'aménagement intérieur comprendra quatre étages. Au pont supérieur se trouvent la cabine de direction, la cabine de T. S. F., les cabines du commandant et de trois officiers, quatre cabines de luxe pour deux personnes chacune, des lavabos, un office, une salle de bagages et un vaste pont-promenade, abrité par une toiture des rayons du soleil. Deux grues de 1.000 kilos, à bâbord et à tribord, permettent l'embarquement des bagages. Les deux ponts intermédiaires sont occupés par des cabines, une salle à manger, une cuisine, un vaste salon, un salon de lecture, un fumoir, une « chambre froide » où une température basse sera artificiellement maintenue, des salles à bagages. Enfin, au pont inférieur, se trouvent encore des soutes à marchandises, la cabine du timonier, la salle des moteurs, un atelier de réparations, les réservoirs à eau et à carburant, etc.

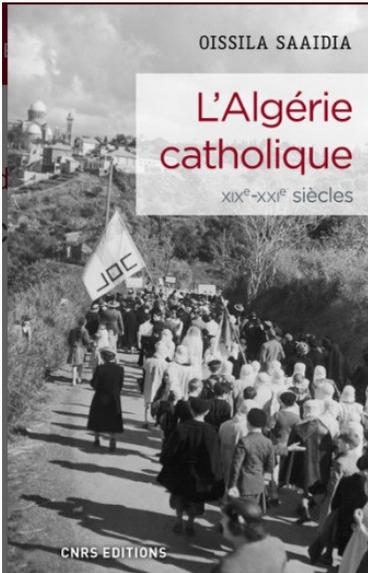
Ainsi que conclut M. Louis Forest en nous communiquant cette originale documentation, « cette conception nouvelle du transport à travers les pays désertiques ouvre des champs inexplorés à l'activité des hommes, toujours en éveil, sans cesse renaissante ; elle marque sans doute une de ces transformations de l'univers dont l'humanité, poussée par on ne sait quelle force, n'est jamais lasse ».



**Coupe schématique montrant la disposition intérieure des quatre étages du futur « vaisseau » transsaharien, avec ses cabines, ses salons, ses soutes à marchandises, à provisions et sa machinerie.**



## Repères bibliographiques



**L'Algérie catholique : une histoire de l'église catholique en Algérie aux 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècle**

**Oissila Saadia – CNRS Éditions 2018 – 232 p – 24€**

### Commentaires

L'Algérie catholique au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles par Oissila Saadia, professeur des universités en histoire contemporaine et directrice de l'institut de recherche sur le Maghreb contemporain à Tunis et auteur de L'Algérie coloniale (CNRS 2015)

C'est une somme ambitieuse qui touche à la fois « à la France Méditerranéenne, à une colonie et à une terre de mission » ainsi que l'explique le préfacier Jacques Frémeaux, professeur à l'Université de Paris – Sorbonne, membre de l'Académie des Sciences d'Outremer et auteur

d'ouvrages sur l'Algérie. Publiée au CNRS en 2018, l'étude traite à la fois de l'historique du catholicisme qui régna 130 ans dans un pays où vivaient avec des juifs et des protestants, une population musulmane numériquement bien supérieure. Des Italiens à Alger, des Espagnols à Oran, formaient le cœur de la population méditerranéenne. Dans notre revue, nous avons publié, au fil des pages, des articles sur les pratiques religieuses (Compte rendu du Congrès eucharistique national français d'Alger en 1939, N°2). Mais il s'agit ici d'une synthèse de 1830 à nos jours des pratiques religieuses, des vies des établissements et des congrégations en dépit de la loi de 1905, qui, à la différence de la France métropolitaine, furent préservées des expulsions. En Algérie, le catholicisme s'appuie sur les corps constitués, notamment en 1902, alors que s'annoncent les prémices d'une séparation : la Fête du Saint-Esprit le 8 juin, réunit sur la place du Gouvernement à Alger les autorités civiles lors d'une bénédiction solennelle.

Les différents chapitres du livre traitent successivement d'une Eglise coloniale dans l'Algérie française, de la manière d'être catholique, de l'Eglise catholique face à l'islam jusqu'à « la Fin de l'histoire ? » et « Quel avenir pour un catholicisme en Algérie ? » L'auteur pose aussi la question : « S'agit-il d'un catholicisme européen en terre d'islam ou d'un catholicisme algérien en terre française ? »

Nous avons choisi les passages les plus significatifs et les plus évocateurs des pratiques religieuses qui rappelleront des souvenirs à certains lecteurs, grâce à une bibliographie abondante, aux archives retrouvées à Lyon, en particulier les publications de l'archevêché d'Alger ou l'évêché d'Oran (Semaine religieuse ou SRA et SRO), aux journaux contemporains faisant revivre les manifestations d'une foi enracinée dans la tradition.

Les fêtes religieuses sont marquées par l'importance du culte marial avec les processions du mois de mai à Alger, autour de la statue de la Vierge, « portée par quatre jeunes filles en blanc, entourée de douze petites filles tenant à la main des lis, les autres jetant des fleurs au passage du cortège ». Plus locale, la confrérie des pêcheurs d'Alger soulevaient la statue de l'Etoile des Naufragés en 1905 : « Ces fils de Sorrente, Castellamare, Torre

Annunziata, Ischia ou Capri célèbrent avec ferveur également l'Assomption et L'Immaculée Conception » ( in SRA 1906). Les fêtes du Très- Saint-Sacrement, la Fête-Dieu sont marquées avec des processions réunissant religieuses et religieux dans la Cathédrale Notre- Dame d' Afrique en 1903. Ce pèlerinage date de 1873 lorsque le pape permit à Mg Lavigerie de couronner la statue de la Vierge et de transformer la cathédrale en basilique. Une association de prières pour les marins vivants fut créé et ainsi que la valorisation des vœux émis pendant les tempêtes. A certaines fêtes, l'armée participait et faisait donner l'artillerie. Des renseignements précieux sont apportés sur la vie des catholiques étrangers : des prédications étaient organisées en « langue italienne ou espagnole ». Les populations maltaises « font l'objet d'attention avec l'ouverture de confessionnaux tenus par des prêtres parlant le maltais » ( V 1907 et 1913 SRA).

Les vierges italiennes et espagnoles sont au centre d'un culte très méditerranéen avec en particulier une paroisse fondée, en 1851, par les Espagnols : celle de Saint-Joseph dans la citée Bugeaud avec la statue Nostra Seniors de Las Injurias (rapportée de la ville natale des émigrants Callosa de Ensaria.) Pour la petite histoire, elle avait été détruite par les musulmans d'Espagne au VIII<sup>ème</sup> siècle puis reconstituée. La dévotion du Rosaire fut également importée à Bab-el-Oued. Les fêtes religieuses étaient toujours chômées et l'ouvrier espagnol refusait de travailler le dimanche. Dans la société hispanique d'Oran, on notait également une extériorisation de la religion et « même des pratiques magiques ». Quant aux Italiens d'Alger, ils organisaient comme en Italie, à Notre-Dame d' Afrique, la procession du 15 août, avec l'aide financière de la colonie italienne et de la Confrérie des pêcheurs : édification d'un arc de triomphe avec écrit : « Honneur à la Marine », des guirlandes vénitiennes, un sanctuaire illuminé, avec messe à l'aube, des cortèges, des illuminations jusqu'au feu d'artifice. L'auteur précise qu'il n'y avait aucune trace d'allégeance politique envers l'Espagne ou l'Italie, mais une diversité dans les pratiques religieuses de « ces populations considérées comme étrangères par certains, bien que françaises ». Mais il y avait certaines déviations, les fidèles demandant à l'évêque d'Oran, par

exemple, de faire dire des prières pour faire tomber la pluie ou à l'archevêque d'Alger, et, en 1899 une bénédiction de la mer, à Castiglione par l'évêque Oury. Vers les années 1914, le diocèse finit par condamner ces pratiques.

Les pèlerinages sont nombreux : à Notre- Dame de Santa-Cruz d'Oran, au sanctuaire de Saint-Augustin à Bône, chaque année, affluent des pèlerins dont certains viennent de Malte, avec des confréries et la Société musicale de La Valette. Les membres de la société de Saint-Augustin s'empressant autour du reliquaire, comme en 1908, pour « commémorer l'époque glorieuse du catholicisme africain ». Madame Saadia pense que l'installation des Maltais dans la région de Constantine aurait un lien avec la mise en place de ces pèlerinages. Saint-Michel fut, lui, le patron des Italiens : dans la cathédrale d'Alger, se célébrait la fête du 4 octobre. En 1908, la statue d'argent du Saint fut portée par la « colonie italienne formée en procession » ( v SRA 1908).

Les pèlerinages à Lourdes attiraient moins de fidèles, à cause de la distance du déplacement. La communauté catholique d'Algérie se rattachait d'abord à son église locale, puis à l' Eglise universelle. Mais le cri : « Français et catholiques ! » était le signal du ralliement.

Les œuvres sociales n'étaient pas négligées et une « sainte africaine était mise à l'honneur ». Il s'agissait de Sainte Marcienne, la protectrice d'une congrégation fondée en 1802 et consacrée à la protection et à la persévérance religieuse des jeunes filles. « Elle est présentée comme la vierge héroïque, martyrisée il y a 16 siècles dans l'antique Césarée (Cherchell) pour avoir renversé et brisé une statue de la déesse Diane... Ce serait une des rares œuvres marquées par l'algérianité. » Car d'autres existent pour « la formation des jeunes filles chrétiennes destinées à devenir des mères de famille exemplaires ». Avec les Dames de charité, il y avait en revanche « une exportation du modèle français ». A Blida, en 1909 , avec une fête brillante au jardin Bizot avec la collaboration de la municipalité, de l'armée : régiment des Tirailleurs algériens et des Chasseurs d'Afrique. Les pèlerinages et les paroisses regroupent et encadrent les activités catholiques : le patronage d'Alger créé en 1911 avec celui de Saint-Philippe pour les enfants de douze à

quinze ans, avec curieusement pour insigne une croix de Malte et un étendard aux couleurs de l'Église (jaune), rouge, symbole de la passion et vert pour les enfants, porteurs d'espérance. Devise : « Il faut être des catholiques sans peur pour être des catholiques sans reproches ». Le patronage de Sainte-Croix, à Rovigo s'efforce d'éviter de mauvais contacts aux enfants, de même Saint-Bonaventure à Mustapha. Nombreuses sont les œuvres religieuses recensées grâce aux archives de l'Archevêché d'Alger de 1891 à 1924, de l'Évêché de Constantine de 1895 à 1924, de l'Évêché d'Oran de 1895 à 1924 .

Un bilan de la séparation de l'Église et de l'État est également dressé. Mais celle-ci n'a pas eu la même intensité qu'en France. Le clergé restait d'esprit « concordataire » . C'est donc un système de séparation atténuée qui s'est mis en place. Les rapports avec les musulmans sont également étudiés dans le contexte politique du refus de tout prosélytisme, ce qui rend d'ailleurs ambigu la création après l'expulsion des Jésuites de la mission des Pères Blancs par le futur cardinal Lavigerie. Il reste que le Sillon de Marc Sangnier, travaillant aux relations entre chrétiens et musulmans n'a pas rencontré en Algérie le même succès qu'en Tunisie. En somme, en dépit de l'influence des pratiques religieuses « en provenance de l'Espagne, de l'Italie, des Baléares et de Malte », restée certes importante, tout est fait dans la liturgie pour un rapprochement avec la France.

« La fin de l'histoire ? » Après le déroulement de la décolonisation suite à la guerre, l'historienne traite de l'avenir d'une Église réduite à peu de fidèles, ainsi que de la pression des évangélistes. Mais « loin d'être close l'histoire du christianisme se poursuit en Algérie et reste à écrire ».

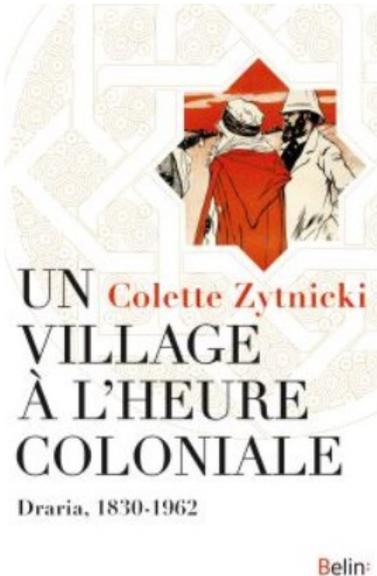
Ce simple aperçu donne toutefois une idée de l'ampleur des informations sur un sujet aussi vaste évoqué avec sérieux mais d'une lecture facilitée par la fluidité du style et la multiplicité des exemples. Une fresque qui éclairera les amateurs d'histoire ou les nostalgiques du passé et qui inspire bien des réflexions .

Annie Krieger- Krynicki.



# Draria, un village à l'heure coloniale 1830-1962

Colette Zytnicki



## Draria, un village à l'heure coloniale 1830-1962

Colette Zytnicki – Belin 2019 – 24 EUR

Pourquoi Draria ? Pour renouer avec une trame familiale, mais sans nostalgie, Colette Zytnicki, professeur à l' Université Toulouse-Jean Jaurès, vice-présidente de la société française d'Histoire des Outre-mers, a repris l'historique du village de Draria. Autrefois Kaddous, ce petit village a été « l'un des premiers bourgs créés par l'administration française en 1842, devenu un centre viticole, puis une ville de la banlieue d'Alger ». Sa visite, en 2008, pour faire revivre ce passé, a été laborieuse : entretiens, documents tirés des archives du CDHA à Aix-en-Provence, consultation des archives sur l'Algérie de 1830 à 1932 du Service historique de la Défense à Vincennes,

bulletins du gouvernement général d' Alger et une abondante bibliographie qu'elle a joint.

« En quelques années, de 1842 au début de la décennie suivante, le village colonial a pris forme. Sur le territoire des tribus expropriées, s'élevait un petit bourg entouré de terres progressivement mises en culture. Une société rurale fabriquée ex nihilo par les services administratifs, était en train de naître. Elle mêlait modestes paysans et artisans, concessionnaires venus de France, de Suisse, d'Allemagne et d'Espagne à de grands propriétaires français. Les plus pauvres, ceux qui ne maîtrisaient ni la langue ni la possibilité de nouer un réseau d'entraide efficace, trouvèrent malaisément leur place. Vaincus par les difficultés, perclus de dettes, ils quittèrent leur concession, la cédant parfois à des voisins plus chanceux ou plus fortunés... Mais l'enracinement est patent : familles arrivées en 1842 ou 1843, ou Espagnols venus des Baléares et exclus du régime des concessions, un monde bigarré qui se retrouvait dans les champs, à l'église et dont les enfants fréquentaient l'école commune, prit forme. Entre Européens et Indigènes, pour reprendre la terminologie administrative, la coexistence s'installait, marquée de tensions sourdes et de méfiance, certainement. » L'auteur observe que la création du village s'accompagna également d'un encadrement de plus en plus fin des populations indigènes. « Cela s'exerçait par le biais des institutions locales, dominées presque entièrement par les descendants des premiers colons et les institutions religieuses ». Les épidémies, la mortalité infantile considérable n'empêchèrent pas la croissance du village, bien que l'aridité des sols et le climat n'aient pas favorisé l'implantation de cultures originales telles que le coton, qui, on le sait, exigeait beaucoup d'eau. Les colons venus de la Nièvre, du Massif Central, voire de la Prusse, avaient été alléchés par les descriptions des incitateurs à l'immigration : « Pays délicieux où la nature s'est plu à déployer ses plus riants caprices ; il est déchiré par de larges et profonds ravins, tapissés d'une végétation abondante et vigoureuse... foule de sites plus pittoresques les uns que les autres » ! Mais les nouveaux arrivants trouvèrent des friches et des maisons délabrées pour les accueillir ! « En 1843, le village

était entouré d'une ligne de fossés, fermés par plusieurs portes, englobant un petit réseau de rues encore bordés de baraques en bois ».

Le projet gouvernemental prévoyait une gendarmerie, une maison d'école, une chapelle, un lavoir, l'abreuvoir et la fontaine. L'inspiration de Draria venait de la tradition architecturale militaire qui s'était déployée dans la Nouvelle-Orléans. Mais ce qui a permis l'essor du village, fut l'implantation de la viticulture en 1866. S'y ajoutèrent le tabac, les cultures vivrières et par la suite, l'exploitation de carrières de pierres, assurant la prospérité et le bien-être de la population. En 1852, le recensement donnait 848 personnes (410 Européens et 428 Indigènes). Pour 273 Français, on comptait 109 Espagnols, 67 Italiens, 1 Anglo-Maltais, 1 Belge et 20 Suisses. (Tableaux et statistiques). Les catholiques représentaient 373 personnes contre 34 protestants qui avaient leur temple. Entre 1861 et 1910, la population passa de 830 à 1718 personnes. L'auteur se livre à l'étude approfondie de son état: insertion, naturalisation, mariage. (On comptait parmi elle, les descendants de l'explorateur Savorgnan de Brazza). La production de vin s'accéléra avec la crise du phylloxera en France. Les vins de Draria, rouges et blancs et son eau de vie, furent récompensés à l'Exposition Universelle de 1889. Le Château Béraud incarnait parfaitement la richesse et l'étendue de ces domaines. Sur le plan administratif, la commune de Draria était devenue, en 1870, indépendante, avec un conseil municipal et la gestion des écoles accessibles à tous les enfants. En 1889, l'école fut ouverte aux garçons musulmans, en dépit de la réticence de leurs famille qui disparut vers les années 1910. D'ailleurs, sont analysés finement les rapports entre les populations, les contestations territoriales et les recours au préfet pas toujours à l'avantage des Indigènes. Avec l'évolution d'Alger, devenu un centre d'attraction pour le travail et les affaires, Draria, inversement attira pour des excursions les Algérois et les touristes, surtout avec la création d'une course cycliste bientôt réputée.

La vie politique de l'époque apparaît en filigrane dans celle de la petite commune, avec en particulier le retentissement du décret Crémieux et les échos des mouvements anarchistes. Une autre Draria ? questionne

l'historienne. Elle apparaît avec la diminution de la population européenne de 1914 à 1943, alors que la population musulmane ne cesse de croître, grâce à l'afflux de migrants surtout Kabyles ou venus du Sahel. « Décolonisation » selon Charles-Robert Ageron (*Histoire de l'Algérie contemporaine*, PUF, 1979). Le village paya son tribut à la France, lors de la Grande Guerre, ainsi qu'en fait foi le monument aux morts érigé en 1928 : vingt-deux noms européens. La vie politique continue à travers le microcosme de ce centre viticole et de moins en moins européen. De 1954 jusqu'en 1962, Draria se trouva happée dans un cycle de violences mais ne fut qu'une base arrière des affrontements. L'exode fut massif et définitif et l'auteur regrette, évoquant Jacques Berque « l'occasion perdue d'une coexistence possible... impossible ». « Draria est aujourd'hui une imposante banlieue d'Alger. Tous les habitants européens s'en sont allés ». Si le cimetière chrétien existe toujours, des réinhumations ont eu lieu au Mont d'Or, à El Biar, pour les colons évoqués depuis leur arrivée en 1842. Devant la difficultés à réunir une documentation plus exhaustive, Colette Zytnicki reconnaît, au terme de sa pourtant très riche et vivante monographie, « qu'un livre d'histoire n'est jamais clos sur lui-même ».

Annie Krieger- Krynicky.